

**“IF ALL THE WORLD WERE LEWISTON.”
VILLE INDUSTRIELLE, IMMIGRATION ET
RELATIONS ETHNOCULTURELLES, 1850-1930**

Yves FRENETTE¹

Résumé :

La réflexion porte sur l’immigration et les relations ethnoculturelles dans les villes de la Nouvelle-Angleterre du début de l’industrialisation, au milieu du XIX^e siècle, jusqu’au début de la Grande Dépression des années 1930. Plus précisément, le terrain d’enquête est la petite ville industrielle de Lewiston, située dans l’État du Maine, à quelque 220 kilomètres à l’est de Boston. En raison de sa taille et de sa composition sociale relativement limitée, Lewiston constitue un laboratoire pour l’historien, trois groupes se partageant l’espace physique, économique, social, politique, culturel et religieux : les descendants anglo-américains des pionniers, un contingent d’immigrants irlandais et leurs enfants, et surtout, en raison de leur nombre et de l’empreinte qu’ils laisseront sur la ville, des Canadiens français originaires du Québec. Cette étude peut ainsi contribuer à la réflexion de chercheurs provenant d’horizons disciplinaires divers, et qui se penchent sur les mobilités et les imaginaires dans d’autres lieux et milieux américains.

Mots-clés :

Nouvelle-Angleterre – XIX^e siècle – Immigration – Irlandais – Canadiens – Québec.

Resumen:

La reflexión se centra en la inmigración y las relaciones etnoculturales en la ciudades de Nueva Inglaterra en los inicios de la industrialización, a mediados del siglo XIX, hasta

¹ Institut d’études canadiennes, Université d’Ottawa, 52 Université (102) Ottawa ON K1N 6N5 Canada. yves.frenette@uottawa.ca

el principio de la Gran Depresión de los años 1930. Más precisamente, el terreno de la encuesta es la pequeña ciudad industrial de Lewiston, situada en el Estado del Maine, a unos 220 kilómetros al este de Boston. Por su tamaño y por su composición social bastante limitada, Lewiston constituye un laboratorio para el historiador, por compararse en él tres grupos el espacio físico, económico, social, político, cultural y religioso: los descendientes angloamericanos de los pioneros, un contingente de inmigrantes irlandeses y sus hijos, y sobre todo, debido a su número y a la huella que dejaron en la ciudad, unos canadienses franceses procedentes de Quebec. Este estudio puede contribuir a la reflexión de los investigadores procedentes de horizontes disciplinarios muy diversos y que sienten interés por las movilidades y los imaginarios en otros lugares y medios americanos.

Palabras clave:

Nueva Inglaterra – Siglo XX – Inmigración – Irlandeses – Canadienses – Quebec.

Entre 1850 et 1930, dans le centre textile de Lewiston, dans l'État du Maine, trois groupes ethnoculturels principaux se partagent l'espace urbain et socioculturel : les Yankees, les immigrants irlandais et leurs enfants, les immigrants canadiens-français. Évoluant dans des enclaves, leurs relations se déploient à l'aune du conflit mais aussi de l'accommodement dans les sphères économique, religieuse et politique. Lewiston constitue à cet égard un microcosme des villes du nord-est de l'Amérique.

Ce chapitre porte sur le nord-est de l'Amérique du Nord, plus spécifiquement sur la Nouvelle-Angleterre, vieille région de peuplement anglais qui a vu, au cours du XIX^e siècle, déferler des vagues migratoires en provenance d'Irlande, d'Europe continentale et des colonies britanniques qui en viendraient à former le dominion du Canada à partir de 1867.

En fait, le terrain d'enquête est ici plus circonscrit, puisqu'il se limite à l'étude d'un seul lieu, la petite ville industrielle de Lewiston, dans l'État du Maine, située à quelque 220 kilomètres à l'est de Boston. En raison de sa petite taille, la localité constitue un laboratoire intéressant pour l'historien des migrations ; en raison de sa taille, mais en raison aussi de sa composition ethnoculturelle. En effet, lorsque les premiers colons arrivent, à l'époque de la Révolution américaine, les Amérindiens ont disparus du paysage humain et plus tard, on n'y trouvera que quelques Noirs et Asiatiques. De plus, l'immigration en provenance d'Europe continentale y est fort réduite, surtout si on compare Lewiston aux grandes métropoles nord-américaines et aux autres centres industriels de la

Nouvelle-Angleterre, qui accueillent, eux, leur lot de Scandinaves, de germanophones, de Juifs, d’Italiens, de Polonais, de Lithuaniens, etc. À Lewiston, entre 1850 et 1930, trois groupes principaux se partagent l’espace physique, économique, social, politique, culturel et religieux : les descendants anglo-américains des pionniers, connus à l’époque sous le nom de « Yankees » ; un contingent d’immigrants irlandais et leurs enfants ; et surtout, en raison de leur nombre ainsi que de l’empreinte qu’ils laisseront sur la ville, des Canadiens français originaires du Québec.

Mais, pourrait-on dire, quel est l’intérêt de travailler sur un terrain historique tant circonscrit dans l’espace et dans la diversité des relations sociales ? C’est que, si le terrain est circonscrit, il n’en est pas moins complexe. Mon étude peut ainsi contribuer à la réflexion de praticiens de plusieurs disciplines qui se penchent sur d’autres régions des Amériques. D’où mon titre, « If all the World Were Lewiston », qui se veut également un clin d’œil à Sam Bass Warner Jr., ce grand historien des villes étatsuniennes qui a publié en 1968 un article intitulé « If all the World Were Philadelphia: A Scaffolding for Urban History, 1774-1930 »². Aux États-Unis, l’histoire des migrations et des relations ethnoculturelles est intimement liée à l’histoire des villes, grandes, moyennes et petites.

L’INDUSTRIALISATION PAR LE TEXTILE

Lewiston, c’est un exemple classique de la Révolution industrielle dans le nord-est de l’Amérique. Colonisée à partir de 1770 sous les auspices d’une grande entreprise foncière, la *Pejepscot Company*, par des familles originaires du Massachusetts à la recherche de terres sur lesquelles s’établir, la localité compte une population de 532 personnes lors du premier recensement des États-Unis vingt ans plus tard et ne cesse de se développer à partir de ce moment. À cette époque, une agriculture de type mixte assure la subsistance des habitants, et rares sont ceux qui produisent pour le marché local et régional. Dans ce milieu rural, plusieurs cultivateurs sont aussi artisans et le travail forestier est intimement lié à l’agriculture. Dès le début, les habitants bénéficient de l’existence d’un moulin à scie et d’un moulin à grain actionnés par la force hydraulique des chutes Androscoggin sur la rivière du même nom. Avec le temps, ces activités de type proto-industriel en viennent à prendre plus de place dans l’économie locale. En

² Warner, Sam Bass Jr., « If all the World Were Philadelphia: A Scaffolding for Urban History, 1774-1930 », *The American Historical Review*, vol. 74, n° 1, octobre 1968, p. 26-43.

1809, la famille Little, l'un des principaux actionnaires de la *Pejepscot Company*, fait creuser un canal et ériger un barrage. En 1834, elle incorpore la *Lewiston Falls Company*, qui commence à produire des textiles deux ans plus tard³.

Les Little et autres industriels en herbe de la localité rêvent de fonder une ville de compagnie planifiée sur le modèle de Lowell, au Massachusetts, le joyau d'un groupe d'entrepreneurs ambitieux connus sous le nom de *Boston Associates*. Ainsi mettent-ils sur pied la *Great Androscoggin Falls, Dam, Locks and Canal Company* dans le but d'exploiter les richesses hydrauliques de la rivière, de creuser des canaux et de bâtir de grandes manufactures. Toutefois, manquant de capital et d'expertise technique, échaudés par la panique financière de 1837, ils doivent restructurer leur entreprise et vendre des actions sur le marché financier de Boston, ce qui résulte en une prise de contrôle par des hommes d'affaires de la capitale du Massachusetts. Ayant à leur tête Benjamin Bates, ces derniers concrétisent le projet des Little en produisant des textiles, en monopolisant le développement hydraulique et foncier ainsi qu'en mettant sur pied une institution financière, la *Lewiston Falls Bank*. En dépit de récessions cycliques, les moulins de Lewiston prennent de l'expansion. On agrandit les manufactures existantes, on en construit de nouvelles et on bâtit de grandes maisons de pension. En 1884, l'industrie textile de Lewiston atteint un sommet avec quatorze manufactures de coton, trois moulins à laine et une entreprise de teinture de tissus. Elle emploie 7 500 personnes et paye 3 120 000 \$ en salaires⁴.

³ Greenleaf, Moses, *A Survey of the State of Maine in Reference to its Geographic Features, Statistics and Political Economy*, Portland, Shirley and Hyde, 1829, p. 146 ; Dingley, Nelson Jr., *Historical Sketch of Lewiston*, Lewiston, Lewiston Journal, 1871, p. 3 ; Leamon, James S., *Historic Lewiston. A Textile City in Transition*, Auburn, Lewiston Historical Commission, 1976, p. 67 ; Elder, Janus G., *A History of Lewiston, Maine. With a Genealogical Register of Early Families*, Westminster, Maryland, Heritage Books, 2009, p. 1118. Pour le peuplement du nord de la Nouvelle-Angleterre, voir Clark, Charles E., *The Eastern Frontier. The Settlement of Northern New England, 1610-1763*, Durham, University of New Hampshire Press, 1983, p. 199-235.

⁴ Dingley, Nelson, *Historical Sketch*, *op. cit.*, p. 10 ; Leamon, James S. *Historic Lewiston*, *op. cit.*, p. 12-14 ; *Early Textile Developments and Economic Conditions in Lewiston*, Lewiston, texte dactylographié, s.d ; Leitman, Eva M., *A Historical Perspective of the Franklin Company's Role in the Development of Early Lewiston, Maine*, Lewiston, texte dactylographié, s.d., p. 5 ; Archives de la compagnie Franklin (dorénavant ACF), *Records of the Great Androscoggin Falls, Milldam, Locks, and Canal Company, 1836-1857*, 24 mars et 4 juillet 1836 ; Freeman, H. Gale, *History and Development of the textile Industry in Lewiston*, Mémoire de baccalauréat, Bates College, 1936, p. 11-17 ; Knowlton, Evelyn H.,

À partir de ce moment, l'industrie textile est en difficulté, en dépit de la modernisation des méthodes d'exploitation, de la hausse de la productivité et de l'augmentation des dividendes perçus par les actionnaires. C'est que se profile à l'horizon la concurrence des États du Sud, ceux-ci profitant de taux de transport peu élevés, d'une main-d'œuvre beaucoup moins dispendieuse et de la proximité des mines de charbon des Appalaches. Au xx^e siècle, la situation devient critique pour l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre, y compris à Lewiston⁵.

L'expansion industrielle qui a cours à Lewiston au xix^e siècle s'accompagne d'une croissance de la population et d'une explosion urbaine. En 1900, la localité compte 23 761 résidents, un accroissement de 1412,8 % depuis 1840. Lewiston constitue alors un immense chantier, plusieurs rues étant ouvertes et de nombreuses bâtisses étant construites chaque année. Ici encore, le rythme diminue à partir de 1880, mais l'espace urbain continue de s'agrandir, notamment par la création de banlieues. Et la ville devient une métropole régionale avec son magasin à rayons, le plus grand de la Nouvelle-Angleterre à l'extérieur de Boston, son music-hall, ses deux hôpitaux, son exposition annuelle et ses bordels⁶.

MIGRANTS ET IMMIGRANTS

Comme dans d'autres centres textiles de la Nouvelle-Angleterre, ce sont de jeunes campagnardes, dans ce cas-ci originaires du Maine, qui constituent la première force de travail des manufactures. En 1860, elles représentent la

Pepperell's Progress. History of a Cotton Textile Company, 1844-1945, Cambridge, Harvard University Press, 1945, p. 146-147 ; Skelton, W.B., *The Bates Manufacturing Company (1850-1950). A Century of Private Enterprise*, Lewiston, texte dactylographié, 1950, p. 1. Sur les Boston Associates, voir Dalzell, Robert F. Jr., *Enterprising Elite. The Boston Associates and the World they Made*, Cambridge, Harvard University Press, 1987, p. 3-73.

⁵ Sur la concurrence des États du Sud, consulter Galenson, Alice, *The Migration of the Cotton Textile Industry from New England to the South, 1880-1930*, New York, Garland Publishing, 1985 ; plus spécifiquement pour le Maine, *Annual Report of the Bureau of Industrial and Labor Statistics for the State of Maine* (dorénavant ARBILSM), Augusta, 1897, p. 193-194.

⁶ Elder, Janus G., *History of Lewiston*, op. cit., p. 76 ; *Lewiston and Auburn. Their Manufacturing Industries and Attractions*, Portland, S. W. Harris, s.d., p. 5-7 ; Archives de la Ville de Lewiston (dorénavant AVL), Bureau du greffier municipal (dorénavant BGM), *Record of Streets, 1 : Nov. 2, 1840-August 4, 1919* ; Oliver, James W., *The History of Lewiston*, Travail de 1^{er} cycle, Bates College, 1934, p. 21 ; Bibliothèque publique de Lewiston, *Record of Licenses for Circuses, Plays, etc., and Buildings, 1870-1883*.

moitié des 4 000 travailleurs de la ville, mais leur proportion atteint 74 % dans l'industrie du coton⁷. La ville les attire en raison des difficultés que connaît alors le monde rural et de leur désir d'autonomie : en travaillant quelques mois ou quelques années à Lewiston, elles seront en mesure à la fois d'aider leur famille, de constituer un trousseau de mariage et, dans de rares cas, de se faire instruire, sans compter la satisfaction qu'elles auront à toucher un salaire et peut-être à rencontrer un candidat au mariage. Pour les patrons des manufactures, ces jeunes filles constituent une force de travail idéale. En effet, imbus de l'idée de l'exceptionnalisme de la jeune république américaine, les entrepreneurs rêvent de mettre sur pied un régime industrie d'où serait absent un prolétariat à l'Européenne. Pour ce faire, quoi de mieux que de jeunes protestantes du pays qui ne feraient que passer, avant de retourner dans leurs campagnes, et qui, croient-ils, accepteraient leur paternalisme. C'est pour loger ces jeunes filles que les capitalistes de Lewiston érigent de grandes maisons de pension, au sein desquelles des matrones sévères s'assurent que les principes chrétiens de moralité soient préservés⁸.

Les jeunes filles yankees n'étaient pas les seules migrantes américaines dans le centre textile qui accueillait aussi des hommes à la recherche de travail ou de bonnes affaires. Au tournant du xx^e siècle, une brochure promotionnelle clamait que « there (was) hardly a town in Maine not represented in Lewiston's population »⁹. S'installèrent aussi dans la ville des migrants provenant des autres États de la Nouvelle-Angleterre, en particulier le Massachusetts et le New Hampshire. Il reste que Lewiston était une localité où les femmes dominaient et, en contraste avec d'autres centres industriels de la région, la fin de la guerre de Sécession ne signifia pas la disparition des jeunes campagnardes du paysage social. Toutefois, elles déclinèrent progressivement en nombre et en proportion, devant partager leur lieu de travail avec des immigrantes et, de plus en plus, des immigrants catholiques. Les mœurs, réelles ou imaginées, de ces derniers les

⁷ United States Census of Manufactures (dorénavant USCM), 1860.

⁸ Leamon, James S., *Historic Lewiston, op. cit.*, p. 14 ; *Lewiston Evening Journal* (dorénavant LEJ), 15 février 1947 ; Vicero, Ralph Dominic, *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis*, thèse de doctorat, University of Wisconsin, 1968, p. 123-126, 186. Thomas Dublin a publié une étude devenue un classique sur les ouvrières yankees : *Women at Work. The Transformation of Work and Community in Lowell, Massachusetts, 1826-1860*, New York, Columbia University Press, 1979.

⁹ *Lewiston and Auburn, op. cit.*, p. 9.

dégoûtaient. Au moulin, il leur fallait désormais communiquer par gestes avec les autres ouvriers et leur sociabilité était confinée à la maison de pension, dont l'espace était divisé par ethnie¹⁰.

En effet, les immigrants comptaient pour une part croissante de la population de Lewiston : 22 % en 1870, 40 % en 1900. À cette dernière date, si on ajoute leurs enfants, le nombre « d'étrangers » dans la ville était de 16 120, c'est-à-dire 68 % de la population. Les Canadiens français dominaient. Dix ans plus tard, les statistiques étaient comme suit : Canadiens français, 10 841 ; Irlandais, 1 668 (ce chiffre ne comprend pas les petits-enfants et arrière-petits enfants des immigrants qui étaient, à cette date, nombreux) ; Canadiens anglais, 986 ; Anglais, 515 ; Allemands, 271 ; Écossais, 206 ; Grecs, 162 ; immigrants de l'Empire austro-hongrois, 132 ; Italiens, 38 ; Français, 36¹¹.

Dans les décennies de 1850 et de 1860, des ouvriers qualifiés et des contre-maîtres anglais, écossais et allemands avaient immigré à Lewiston, jetant les bases de petites communautés ethnoculturelles. Parmi les Allemands, des Juifs avaient ouvert des commerces au lendemain de la guerre de Sécession ; ils furent suivis entre 1887 et 1895 par des coreligionnaires en fuite de l'Empire russe qui se spécialisèrent dans le recyclage des déchets industriels produits en grande quantité par les manufactures ; ils érigèrent une synagogue en 1890. Puis, arrivèrent de l'Empire austro-hongrois, entre cette date et 1930, des Lithuaniens et des Polonais. Enfin, un petit nombre de Grecs et d'Italiens s'installèrent dans le centre textile. À l'exception de ces derniers, qui n'étaient pas assez nombreux pour le faire, les immigrants du tournant du xx^e siècle créèrent des concentrations résidentielles à même les quartiers canadiens-français, dans le voisinage des manufactures et du district commercial du centre-ville¹².

La population de Lewiston était essentiellement blanche. En 1870, on n'y trouvait que dix-neuf Noirs, qui avaient été amenés des États du Sud par le docteur Alonzo Garcelon, descendant d'une famille pionnière et chirurgien

¹⁰ Archives de la Société historique de Bethel, *Mill Girls' Letters*, 3 juin 1870 et 12 août 1872 ; USCP, 1880 ; ARBILSM, 1888, p. 123-12 ; Jones, Page Helm, *Evolution of a Valley. The Androscoggin Story*, Canaan, 1975, p. 67.

¹¹ USCP, 1900 et 1910.

¹² Oliver, James W., *History of Lewiston, op. cit.*, p. 27 ; Myrthman, A. M. et Rademaker, J. A., *The Second Colonization Process in an Industrial Community*, Lewiston, texte dactylographié, s.d., p. 30-31 ; Rand, John A., *The Peoples. Lewiston-Auburn, Maine, 1875-1975*, Freeport, The Bond Wheelwright Company, 1975, p. 36.

général des régiments du Maine durant la guerre de Sécession. Le philanthrope leur trouva des emplois comme journaliers et domestiques. En 1900, le nombre de Noirs avait grimpé à 47, un phénomène dû à l'accroissement naturel et à la tendance à la concentration de la population noire du Maine dans les villes. Entre 1880 et 1900, une dizaine de Chinois s'étaient également installés dans le centre textile¹³.

Le paysage ethnoculturel de Lewiston est donc dominé par les Yankees, les Irlandais et, de plus en plus, les Canadiens français.

YANKEES ET IRLANDAIS

Les Irlandais furent le premier groupe immigrant à remettre en question l'hégémonie yankee dans la ville du textile. Ils faisaient partie de la grande vague qui déferla sur l'Amérique du Nord entre 1840 et 1880, particulièrement au moment de la famine de la pomme de terre. Pour les seules années 1846-1847, 1 200 000 personnes quittèrent ainsi l'Irlande à destination des grands ports de la côte atlantique étatsunienne, tels New York, Boston et Philadelphie. Les plus pauvres s'entassèrent dans les cales vides des voiliers qui transportaient au retour les produits forestiers des colonies britanniques. Les Irlandais de Lewiston avaient ainsi débarqué à Boston ou à Saint John, au Nouveau Brunswick, et ils avaient passé plusieurs mois, sinon plusieurs années, sur la route avant de s'établir dans le centre industriel¹⁴.

Les premiers Irlandais arrivent à Lewiston en 1848 lors de la construction d'un chemin de fer. Deux ans plus tard, un entrepreneur irlandais est engagé pour creuser les canaux et préparer les sites où seront érigées les manufactures ; pour ce faire, il recrute 400 compatriotes à Boston. Plusieurs décident de rester dans le centre textile en construction ; en 1850, la ville compte 800 Irlandais, qui représentent 10 % de la population. La très grande majorité, soit 95 %,

¹³ Lister, Brian Cecil, *Alonzo Garcelon, 1813-1906. The Man and his Times*, thèse de doctorat, University of Maine, 1975, p. 110 ; Stakeman, Randolph, « The Black Population of Maine 1764-1900 », *New England Journal of Black Studies*, vol. 8, 1989 : p. 29-30.

¹⁴ La meilleure étude sur l'émigration irlandaise est celle de Kerby A. Miller, *Emigrants and Exiles. Ireland and the Irish Exodus to North America*, New York, Oxford University Press, 1985. Les itinéraires des Irlandais de Lewiston ont été étudiés par Buker, Margaret J., « The Irish in Lewiston, Maine. A Search for Security on the Urban Frontier, 1850-1880 », *Maine Historical Society Quarterly*, vol. 13, n° 1a, 1973, p. 6, et par Morrissey, Theresa, *The Irish in Lewiston, 1860-1870*, Travail de 1^{er} cycle, University of Maine at Orono, 1984, p. 2.

gagne leur vie comme journaliers. Sans ressources, ils se bâtissent des huttes en bois sur des terrains insalubres près de leur lieu de travail, milieu propice à l'écllosion de maladies. En 1854, y éclate ainsi une épidémie de choléra qui tue entre 200 et 300 personnes¹⁵.

Les nouveaux venus sont perçus comme une menace sociale et culturelle par la population yankee, incapable de comprendre ou d'accepter que l'existence d'un prolétariat est la conséquence de l'avènement du capitalisme industriel ; les Américains attribuent plutôt le « problème irlandais » au caractère même des fils d'Erin, dont la consommation d'alcool n'est pas une mince affaire dans un État où s'agitent depuis vingt ans des sociétés de tempérance et dont la législature vote, en 1851, une loi prohibant presque complètement ladite consommation. Pour les Yankees, c'est l'ivrognerie des immigrants qui est responsable de la montée de la criminalité et du paupérisme dans la ville. Le *Lewiston Falls Journal* n'a de cesse de publier des articles qui détaillent les raids policiers dans les quartiers irlandais. Pendant l'épidémie de choléra, la peur fait place à la panique et la municipalité force les résidants des deux quartiers les plus touchés à quitter le centre urbain¹⁶.

Des facteurs économiques jouent aussi un rôle dans le sentiment anti-irlandais. La crainte que les immigrants prennent les emplois des ouvriers yankees se matérialise lorsqu'ils sont utilisés comme briseurs de grève en 1854. Mais c'est surtout leur catholicisme qui suscite la haine. Les Lewistonais savent que depuis l'arrivée du premier contingent irlandais, des prêtres catholiques romains sont sporadiquement de passage dans « leur » ville, mais quand en 1855 les immigrants achètent une vieille chapelle baptiste, ça en est trop. Non, on ne permettra pas que le règne du pape soit instauré à Lewiston, comme cela a été le cas dans d'autres localités de la Nouvelle-Angleterre, en dépit d'une résistance violente. En effet, à plusieurs endroits, des citoyens ont expulsé publiquement des prêtres et dans la ville côtière de Bath, ils ont incendié l'église catholique en

¹⁵ Myhrman, A. M. et Rademaker, J. A., *The Second Colonization Process*, *op. cit.*, p. 1 ; Buker, Margaret J., « Irish in Lewiston », *op. cit.*, p. 5-11, 18 ; ACE, « Shanties Accounts », s.d., « Shantymens Agreement », 30 mai 1850.

¹⁶ Elder, Janus G., *History of Lewiston*, *op. cit.*, p. 44 ; Leamon, James S., *Historic Lewiston*, *op. cit.*, p. 15-16 ; AVL, BGM, *Records*, vol. 0, 8 mars 1852, 1^{er} mars 1853, 4 mai et 18 juin 1855 ; *Annual Report of the State Board of Health of the State of Maine for the year 1884-85*, Augusta, 1885, p. 180 ; Mundy, James H., *Hard Times, Hard Men. Maine and the Irish 1830-1860*, Scarborough, Harp Publications, 1990, p. 60.

1854. Cette même année a aussi vu naître dans l'État du Maine une branche d'une formation politique xénophobe, fondée à New York en 1852, le parti Know-Nothing, qui propose une loi pour faire passer de cinq à vingt et un ans la période requise avant qu'un immigrant puisse devenir citoyen. C'est dans cette atmosphère que des individus mettent le feu à la nouvelle chapelle catholique de Lewiston devant une foule enthousiaste de 500 à 600 personnes. Les pompiers interviennent, mais on coupe les boyaux d'arrosage. La bâtisse est ruinée¹⁷.

Cet épisode marque le sommet du sentiment anti-irlandais à Lewiston. L'hostilité publique à l'égard des immigrants continue jusqu'en 1858, mais à partir de ce moment la menace de sécession des États du Sud, suivie du besoin d'unité pendant la Guerre civile, prend toute la place dans l'opinion publique. On vante même les efforts scolaires des élèves irlandais fréquentant les écoles publiques ainsi que l'appui de leurs parents et en 1860, les autorités félicitent le curé d'avoir ouvert une école paroissiale dans la sacristie de l'église Saint-Joseph. Le retour de la paix en 1865 ne ramène pas l'hystérie ; c'est plutôt une réaction mixte qui se fait jour : d'un côté, les perceptions négatives réapparaissent, d'autant plus que les Irlandais défient maintenant les Yankees dans l'arène politique ; de l'autre côté, les classes moyennes et aisées semblent réaliser la fonction de contrôle social que peut jouer l'Église catholique au sein d'une population ouvrière ; le « papisme » effraie toujours, mais les gérants des manufactures et les autres membres de l'élite locale essaient de maintenir de bonnes relations avec le clergé¹⁸.

¹⁷ Leamon, James S., *Historic Lewiston, op. cit.*, p. 16 ; Mundy, James H., *Hard Times, Hard Men, op. cit.*, p. 54, 135-166 ; Pères dominicains, *Paroisse canadienne française de Lewiston, (Maine). Album historique*, Lewiston, Imprimerie du Messenger, 1899, p. 12-13 ; Whitmore, Allan R., « 'A Guard of Faithful Sentinels'. The Know-Nothing Appeal in Maine, 1854-1855 », *Maine Historical Society Quarterly*, vol. 20, n° 1, hiver 1981, p. 151-197. Pour le contexte national de ce mouvement xénophobe, consulter Billington, Ray Allen, *The Protestant Crusade, 1800 1860: A Study in the Origins of Nativism*, New York, Macmillan, 1938.

¹⁸ Leamon, James S., *Historic Lewiston, op. cit.*, p. 24-25 ; *Annual Report of the School Committee and of the Superintendent of Schools of the City of Lewiston*, Lewiston, 1860-1862, p. 8-9, 23-24 ; 28-29. Sur les attitudes des Américains envers les Irlandais et les autres immigrants pendant et après la guerre de Sécession, voir Higham, John, *Strangers in the Land. Patterns of American Nativism, 1860-1925*, Westport, Greenwood Press, 1981, p. 12-34.

Les Yankees, semble-t-il, avaient accepté le fait que les Irlandais étaient à Lewiston pour y rester. En 1880, ces derniers étaient au nombre de 3 978, ce qui représentait 21 % de la population de la ville. Leur structure professionnelle s'était diversifiée, les journaliers ne représentant plus que 40 % de la force de travail irlandaise. Progressivement, les immigrants avaient trouvé de l'emploi dans l'industrie textile, mais probablement pas dans les mêmes proportions que dans les autres villes de la Nouvelle-Angleterre. Comme on l'a vu, les filles des campagnes du Maine demeurèrent présentes dans les manufactures de coton et les gérants avaient découvert une source apparemment intarissable de main-d'œuvre à bon marché, les Canadiens français. Les Irlandais ont peut-être été coincés entre ces deux groupes. Dans un Lewiston en pleine expansion, plusieurs d'entre eux trouvèrent de l'emploi dans l'industrie de la construction. D'autres, moins nombreux, gagnaient leur vie comme ouvriers qualifiés, alors que certains appartenaient à une petite élite composée d'hommes d'affaires et de membres des professions libérales. Porteurs d'une plus grande sécurité financière et émotionnelle que leurs parents, les Irlandais de la seconde génération se rapprochèrent des Yankees et s'acculturèrent rapidement, tout en demeurant catholiques et en pratiquant la politique de l'enclave dans la sphère publique¹⁹.

YANKEES ET CANADIENS FRANÇAIS

Il n'y a pas de doute que l'intégration des Irlandais à la société lewistonaise fut facilitée par le fait qu'ils étaient anglophones, ce qui n'était pas le cas des groupes immigrants qui les suivirent, y compris les Canadiens français. *The French*, comme on les appelait, devinrent rapidement la principale composante de la force ouvrière des manufactures de coton, y représentant 80 % des travailleurs en 1890. Dix ans plus tard, leur nombre s'élevait à 9 500 et ils représentaient 40 % de la population de Lewiston, faisant de la ville l'un des centres canadiens-français les plus importants des États-Unis. À la veille de la Grande Dépression, Lewiston comptait 35 000 habitants et avait un caractère canadien-français. On pouvait y entendre le français partout, y compris dans les moulins, les contremaîtres

¹⁹ Buker, Margaret J., « Irish in Lewiston », *op. cit.*, p. 8-25 ; Morrissey, *Irish in Lewiston*, *op. cit.*, p. 4. Sur la disparition des jeunes filles yankees, consulter Vicero, Ralph D., *Immigration of French Canadians*, *op. cit.*, p. 127-128, 203-204. Pour une comparaison avec Lowell, consulter Dublin, Thomas, *Women at Work*, *op. cit.*, p. 145-164, et Mitchell, Brian C., *The Paddy Camps. The Irish of Lowell, 1821-1861*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, p. 78-92.

apprenant cette langue pour communiquer avec leurs employés. C'est même par l'entremise de la communauté canadienne-française que s'effectuait l'américanisation des immigrants d'Europe du Sud et de l'Est, un processus empreint d'accommodement et de conflit²⁰.

Comme les Irlandais, les immigrants canadiens-français ne furent pas les bienvenus à Lewiston. Mais, contrairement à ce qui s'était passé avec la chapelle irlandaise deux décennies plus tôt, il n'y eut pas de manifestation anti-catholique lors de l'inauguration de l'église Saint-Pierre en 1873. Au contraire, le *Lewiston Evening Journal* consacra à l'événement un reportage plutôt positif :

Rustic in their dress and habit, they [les Canadiens français] are credibly sober, and rarely are engaged in riot or drunkenness. They have large families, and believe with the old Patriarchs in flocks, for which they thank God, receiving "les enfants" as a token of divine blessing. Hence, the women are vigorous and the men industrious... The French-Canadians are polite, retaining the characteristics of their original stock. Their language is somewhat modified but still substantially French. Though living all their lives under English government, a large proportion of them speak only French... To all intents, one feels himself in a foreign city, There is the peculiar shrug of the shoulder, the light and trivial bearing, the inbred gallantry, the profound obeisance to the priest, the polite touch of the hat, the easy slipping in a foreign dialect of accustomed tongue.

Impressionné par la nouvelle église, le journaliste poursuivit : « What a strange and suggestive sight! Those 2000 French people consecrating a church that cost well over 50 000 \$ – and they living in a foreign land for only three years and having a church before they even own their own homes. »²¹

Le stéréotype attribué aux Canadiens français n'était pas particulier à Lewiston et il s'était formé pendant 250 ans de contacts avec le Québec. L'habitant canadien-français était peint comme un être poli et simple qui préférait les loisirs au travail et qui manquait d'ambition, en grande partie parce qu'il était tenu

²⁰ Frenette, Yves, « Understanding the French Canadians of Lewiston, 1860-1900 », in *Voyages: A Maine Franco-American Reader*, Nelson Madore et Barry Rodrigue (eds), Gardiner et Lewiston, Tilbury House et The Franco-American Collection, 2007, p. 107-126 ; *Idem*, « Lewiston's Ethnic Majority: The Francos », *Bates. The Alumni Magazine*, 86^e sér., n° 4, mai 1988, p. 2-9.

²¹ LEJ, 5 mai 1873.

dans l'ignorance par un clergé omnipotent. Il avait « à peine avancé d'un pas sur la route de la civilisation depuis le temps de Louis XIV »²². Mais, contrairement à l'Irlandais, le Canadien français n'était pas encore perçu comme une menace au début de la décennie de 1870. On le trouvait tranquille, lui qui n'avait pas emporté dans ses bagages une tradition de revendication et de violence. Et pour accentuer encore davantage les défauts de « l'Hibernien », l'opinion publique faisait du Canadien français un modèle d'éthique du travail et de sobriété, lui qui aimait pourtant boire un coup. On créditait même les immigrants venus du Nord pour leur contribution à la « mosaïque » lewistonienne²³.

Les journaux exprimaient les vues des classes moyennes et aisées de Lewiston, mais les ouvriers yankees et irlandais voyaient d'un très mauvais œil l'arrivée de nouveaux concurrents économiques. La dépression de 1873 accrut ce sentiment et progressivement des stéréotypes négatifs s'infiltrèrent dans l'opinion publique. Ainsi reprochait-on de plus en plus aux Canadiens français leurs habitudes migratoires, qui rendaient difficile la planification industrielle. En outre, ils n'auraient eu aucun respect pour les valeurs civiques américaines, notamment en matière d'éducation, qu'ils négligeaient complètement, n'hésitant pas à mentir effrontément sur l'âge de leurs enfants pour les faire entrer à la manufacture. Si on forçait ces derniers à aller à l'école, ils repartaient de la ville et il ne restait plus aux employeurs qu'à embaucher d'autres ouvriers du même acabit. Ils étaient les « Chinois de l'Est », du nom d'un rapport célèbre. Commençaient aussi à surgir des accusations de brutalité, de vol et d'ivrognerie. Pour le Bureau de santé municipal, le quartier pauvre appelé « Petit Canada » était l'endroit le plus dangereux de la ville et le *Lewiston Evening Journal* délectait ses lecteurs avec des reportages sordides, comme celui qui informait les Lewistonais de la consommation de whisky par les nourrissons canadiens-français²⁴.

²² *The Maine Evangelist* cité et traduit dans Craig, Béatrice, *Anglo-Saxons, Acadiens et Canadiens français*, Ottawa, texte dactylographié, 1987, p. 8.

²³ *Lewiston Weekly Journal*, 19 décembre 1872. David A. Gerber est arrivé aux mêmes conclusions sur les représentations positives des Juifs de Buffalo au milieu du XIX^e siècle : « Cutting out Shylock: Elite Anti-Semitism and the Quest for Moral Order in the Mid-Nineteenth-Century Market Place », *Journal of American History*, vol. 69, n° 3, décembre 1982, p. 624-625.

²⁴ *Annual Report of the City of Lewiston*, Lewiston, 1888, p. 112 ; Kendrick, Priscilla Howe, *Americans in Process*, mémoire de baccalauréat, Bates College, 1942, p. 16. Sur l'épisode des Chinois de l'Est, consulter Ancil, Pierre « 'Chinese of the Eastern States' 1881 », *Recherches sociographiques*, vol. 22, n° 1, janvier-avril 1981, p. 125-131.

Ces représentations négatives reflètent l'accroissement numérique des Canadiens français et leur plus grande visibilité. Les parades de la Saint-Jean-Baptiste, les processions religieuses, la publication à partir de 1880 d'un journal, *Le Messenger*, assaillent les sens du Yankee, comme en fait foi un reportage au lendemain de Noël, en 1882 : « It seemed like a scene in another land, the monks in long, white habits and black over-robos, coming and going at intervals; the gray nuns replenishing the tapers and decorating the altar, with a genuflexion each time they passed and re-passed the host. »²⁵

En plus, pour beaucoup de Yankees, les Canadiens français manifestent leur ignorance en adhérant au parti démocrate. Ils sont peut-être indispensables à l'économie locale, mais les Américains ne sont pas prêts à abdiquer leur contrôle de la ville. En 1888, lorsque les sœurs de la Charité, qui ont été recrutées au Québec dix ans plus tôt pour enseigner à l'école paroissiale ainsi que pour s'occuper des pauvres et des malades, ouvrent un hôpital, la réaction est immédiate : la majorité des médecins yankees et quelques médecins irlandais fondent le Central Maine General Hospital et ils font campagne contre le « French Hospital ». En 1890-1891, ce sont les écoles paroissiales canadiennes-françaises qui font l'objet d'un contentieux, les autorités municipales s'agitant pour que leurs élèves fréquentent plutôt l'école publique. Comme elles essuient un refus, les élites yankees accusent les Canadiens français de manquer de loyauté envers leur pays d'adoption²⁶.

Dans l'attitude des Yankees se mêlent respect, paternalisme et parfois dégoût. Ils respectent le clergé, dont la présence était garante de paix sociale ; ils amadouent certains membres de la petite-bourgeoisie, rois nègres qui souhaitent effacer la marque de leur origine ; avec l'élite nationaliste militante, les Américains pactisent ; mais dans l'arène politique, point de compromis : les politiciens canadiens-français sont peints désormais par leurs ennemis comme des « vendeurs de rhum » corrompus et immoraux. À mesure que les immigrants participent davantage à la vie politique, leurs relations avec les Yankees deviennent plus tendues. Mais parallèlement et paradoxalement, les

²⁵ LEJ, 26 décembre 1882.

²⁶ Pères Dominicains, *Paroisse canadienne-française, op. cit.*, p. 59-61 ; Album souvenir du 75^e anniversaire de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul de Lewiston, Maine, 1871-1946, Lewiston, 1946, p. 50 ; Richard, Mark Paul, *Loyal but French. The Negotiation of Identity by French-Canadian Descendants in the United States*, East Lansing, Michigan State University Press, 2008, p. 48-49.

élites américaines multiplient les marques publiques d’acceptation envers les Canadiens français et dénoncent les activités xénophobes, par exemple celles de l’*American Protective Association* dans les années 1890²⁷.

Il faut préciser qu’à partir de 1880, l’opinion publique américaine devient de plus en plus xénophobe et s’agite sur la question de l’immigration, en venant même, au début du xx^e siècle, à en demander l’arrêt. À l’occasion, les Canadiens français sont la cible du *New York Times*, d’autres publications nationales et de divers rapports gouvernementaux.

IRLANDAIS ET CANADIENS FRANÇAIS

Les relations entre les Irlandais et les Canadiens français étaient tout aussi intenses. Pendant une dizaine d’années, les deux groupes avaient partagé le même lieu de culte, une cohabitation qui s’était avérée difficile. En effet, à la fin des années 1850 et pendant la décennie suivante, les premiers Canadiens français avaient fréquenté l’église irlandaise, mais ils ne s’y sentaient pas à l’aise, leurs traditions religieuses différant de celle de leurs prédécesseurs catholiques à Lewiston et la langue érigeant une barrière avec le pasteur irlandais. En outre, le contexte de concurrence économique et d’hostilité ethnoculturelle se répercutait au sein de la paroisse. Dès que leur nombre l’avait permis, les Canadiens français avaient demandé à l’évêque de Portland d’obtenir une paroisse « nationale » dirigée par un prêtre de langue française originaire du Québec. Ils obtinrent une demi-victoire en 1869, les autorités diocésaines leur accordant l’usage du sous-sol de l’église irlandaise, qui comptait donc désormais deux congrégations, et les services d’un prêtre flamand qui parlait français. Mais le compromis fut de courte durée. Dès juin 1870, l’évêché créait la paroisse nationale Saint-Pierre²⁸.

Cette séparation régla le problème paroissial, mais les rivalités du début pesèrent lourd dans les rapports entre les deux groupes ethnoculturels. En 1882, par exemple, ils organisèrent le même jour un bazar paroissial chacun

²⁷ LEJ, 4 juillet 1895, 13 et 20 janvier 1896. Sur l’*American Protective Association*, voir Higham, John, *Strangers in the Land*, *op. cit.*, p. 62, 81-84.

²⁸ Plourde, Antonin, « Les dominicains à Lewiston », *Le Rosaire*, n^{os} 854-855, août-septembre 1970, p. 3-70. Sur l’hostilité irlando-canadienne-française en Nouvelle-Angleterre, consulter Roby, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990 ; Guignard, Michael J., *La Foi – La Langue – La Culture*, s.l., 1982, p. 101-102 ; Doty Stewart C. (ed.), *The First Franco-Americans. New England Life Histories from the Federal Writers’ Project, 1938-1939*, Orono, University of Maine Press, 1985, p. 31.

de son côté. Deux ans plus tard, le curé et le vicaire de la paroisse irlandaise de Saint-Joseph participèrent à un déjeuner à la paroisse Saint-Pierre, mais ils s'esquivèrent pour la cérémonie de bénédiction des nouvelles cloches de l'église. En fait, une semaine plus tard, l'église Saint-Joseph se dota d'une cloche plus imposante que celle de l'église de langue française. Et le même curé, Thomas Wallace, fut président du Comité scolaire de Lewiston dans les années quatre-vingt, s'opposant aux initiatives scolaires des Canadiens français. Inquiet du déclin de la communauté irlandaise sur la scène catholique locale, il promut la création d'une seconde paroisse hibernienne à Lewiston. La rivalité irlandocanadienne-française se manifestait aussi dans les sports, comme en fait foi la création d'équipes de baseball ethnoculturelles en 1919²⁹.

Malgré les tensions et les conflits, les deux groupes coopéraient à l'occasion et dans la sphère politique, ils s'allièrent pour lutter contre leur ennemi commun, le Yankee protestant, républicain et prohibitionniste. Les fils d'Erin avaient investi le Parti démocrate avant l'arrivée massive des Canadiens français, mais leur poids électoral ne leur permettait pas de faire cavaliers seuls. Très rapidement, *Le Messenger* devint l'organe de l'alliance démocrate et il s'engagea dans des duels rhétoriques avec le *Lewiston Evening Journal*, qui était, lui, farouchement, républicain. En 1880, le premier conseiller municipal canadien-français, Léon Lefebvre dit Boulanger, alias John Baker, fut élu dans un quartier majoritairement irlandais ; en contrepartie, sept ans plus tard, le premier maire irlandais put s'installer à l'hôtel de ville grâce en partie au vote canadien-français. Cependant, cette coopération interethnique n'était pas le fait de la masse ; elle reposait sur le bon vouloir d'une minorité d'individus, notamment de ceux qui avaient des racines dans les deux communautés, soit par ascendance, soit par alliance matrimoniale, soit pour d'autres raisons qui m'échappent. En fait, comme en témoigne l'accession à la mairie en 1914 du premier francophone, Robert Wiseman, un Irlando-Écossais né au Québec et marié à une Canadienne française, une identité hybride constituait un atout pour un politicien catholique³⁰.

²⁹ Richard, *Loyal but French*, *op. cit.*, p. 52-53 ; *Le Messenger*, 11, 18 et 21 juillet 1919.

³⁰ *Lewiston Weekly Gazette*, 23 septembre 1876 ; AVL, BGM, *Record*, 1^{er} mars 1880 ; Cox, Harold R., *The French-Canadian Ethnic Factor in Maine Politics*, mémoire de maîtrise, University of Maine at Orono, 1972, p. 104-105, 113. Les informations sur Wiseman proviennent d'une banque de données constituée à partir d'une kyrielle de sources.

L’alliance politique entre les deux groupes ethnoculturels était donc fragile. Lorsqu’un Canadien français brigua les suffrages pour la mairie en 1893 et en 1894, des Irlandais mécontents présentèrent leur propre candidat, divisant le vote démocrate, alors que d’autres prirent parti pour les républicains. À l’opposé, c’est un sentiment anti-Irlandais qui aurait poussé certains Canadiens français dans les bras des républicains³¹.

Les francophones de Lewiston étaient originaires du Québec, mais des prêtres français jouèrent un rôle important sur la scène ethnoculturelle locale. Dès l’avènement de la Troisième République, l’Ordre des dominicains avait commencé à lorgner vers l’Amérique du Nord, en raison du vent anticlérical qu’il anticipait en France. Les religieux souhaitaient s’établir aux États-Unis pour y faire un ministère d’élite auprès des catholiques et des protestants. Toutefois, comme cela ne put se réaliser pour diverses raisons, ils se rabattirent, en 1873 sur la petite ville de Saint-Hyacinthe, près de Montréal. De là, ils essaimèrent à Lewiston en 1881 pour prendre les rênes de la paroisse ouvrière canadienne-française³².

La présence des religieux français créa des tensions, ceux-ci étant très critiques envers leurs ouailles, comme ils l’étaient d’ailleurs à Saint-Hyacinthe, où ils avaient acquis la réputation d’être snobs. Pour les dominicains, « la population canadienne est essentiellement traditionnelle ou pour mieux dire routinière, d’une grande vanité nationale, n’admettant pas qu’on puisse faire mieux en quoi que ce soit que ce qu’ils font, et se mettant d’instinct en défiance contre quiconque a l’air de vouloir modifier n’importe quoi dans leurs habitudes »³³. En outre, dans l’atmosphère idéologique chargée de la seconde moitié du XIX^e siècle, le libéralisme des dominicains leur suscita de nombreux ennemis au sein du diocèse de Saint-Hyacinthe, une situation qui était connue par les paroissiens de Lewiston, dont bon nombre provenait de cette région québécoise. Au début de leur pastorat, les prêtres français et l’intelligentsia canadienne-française

³¹ *Le Messager*, 9 et 20 mars 1894 ; Paré, Paul M., « Les vingt premières années du *Messager* de Lewiston, Maine », in *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Claire Quintal (ed.), Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 90.

³² Plourde, Antonin J., *Dominicains au Canada. Livre des documents*, vol. 1, *La fondation maskoutaine (1830-1886)*, Montréal, Éditions du Levrier, 1973, p. 50, 127, 304 ; vol. 2, *Les cinq fondations avant l’autonomie (1881-1911)*, Montréal, Éditions du Levrier, 1975, p. 115-117.

³³ Cité dans Plourde, Antonin J., *La fondation maskoutaine*, op. cit., p. 251-252.

du centre textile entretenrent d'excellentes relations, s'apportant un appui mutuel, particulièrement pour l'enseignement d'une variété de français « pur » dans les écoles paroissiales et dans les campagnes de naturalisation. Cependant, avec les années, des membres de l'élite laïque se firent plus critiques envers les dominicains, les accusant d'être tièdes envers la survie culturelle des Canadiens français. On leur reprochait également d'être trop près de l'évêché de Portland, qui était sous le contrôle du clergé irlandais, et même des élites protestantes de Lewiston³⁴.

Comme dans bien d'autres paroisses catholiques, les relations entre pasteurs et fidèles peuvent être difficiles pour différentes raisons, mais à Lewiston, ces tensions prennent une teinte particulière et sont amplifiées en raison de la dichotomie française – canadienne-française. Ainsi, à partir de 1890, le curé n'annonce plus dans ses prêches la célébration annuelle de la Saint-Jean-Baptiste, fête nationale des Canadiens français, et l'album historique publié par les pères en 1899 est rempli d'allusions aux difficultés avec leurs ouailles. Lorsqu'au début du xx^e siècle, une guerre éclate au grand jour entre l'intelligentsia canadienne-française du Maine et la hiérarchie irlandaise-américaine de Portland, les dominicains s'allient à cette dernière en s'opposant à la nomination d'un évêque canadien-français, ce qui leur vaut la colère du *Message*³⁵.

La crise du Maine, comme on appelle le conflit, constitue une lutte de pouvoir au sein de l'Église catholique et repose sur deux conceptions de l'avenir de cette institution aux États-Unis. Le clergé irlandais, qui craint une résurgence de l'intolérance d'avant la guerre de Sécession, favorise généralement l'américanisation rapide des catholiques et ne voit donc pas d'un bon œil l'établissement de paroisses nationales où d'autres langues que l'anglais sont parlées. À cela s'ajoutent des irritants, comme les nombreuses demandes de dispense de mariage par les Canadiens français pour raison de consanguinité. Avec son importante population canadienne-française et la présence d'une élite militante, Lewiston est au centre du conflit, qui y a entre autres comme conséquences la nomination

³⁴ Pères dominicains, *Paroisse canadienne-française de Lewiston*, *op. cit.*, p. 5, 25, 47-52, 102-03 ; Plourde, Antonin, « Les dominicains à Lewiston », *op. cit.*, p. 26 ; *Idem*, *La fondation maskoutaine*, *op. cit.*, p. 179 ; Archives du Couvent de Lewiston (dorénavant ACL), « Prônes », 25 juin 1882.

³⁵ Plourde, Antonin, « Les dominicains à Lewiston », *op. cit.*, p. 37-42 ; ACL, « Prônes », 1881-1902. Pour une mise en contexte, voir Roby, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, *op. cit.*, p. 253-267.

d'un curé canadien-français en 1907, l'interdiction canonique de Jean-Baptiste Couture, propriétaire du *Messenger*, en 1911, et la création de deux nouvelles paroisses par l'évêché de Portland en 1923³⁶.

ENCLAVES

Dans la vie quotidienne, les membres des trois principaux groupes ethnoculturels de Lewiston semblent réaliser qu'ils ont à vivre en commun, malgré l'hostilité réciproque qu'ils ressentent. À l'occasion, ils s'invitent mutuellement à leurs activités, mais en général, ils essaient de réduire leurs relations au minimum en créant des enclaves. Ainsi, dès les années 1850 et 1860, les Yankees commencent un exode vers la périphérie pour échapper à l'« invasion » des immigrants et aux maux qui l'accompagnent ; cependant, à la mesure de leur mobilité sociale, des Irlandais d'abord, puis des Canadiens français les suivent, bien que la majorité des catholiques réside près des manufactures entre 1850 et 1930. Les quartiers de Lewiston sont mixtes, mais le voisinage est composé de gens de la même nationalité. À l'échelle des ménages, les taux d'homogénéité ethnoculturelle sont élevés. En 1880, chez les Canadiens français, le pourcentage de foyers mixtes n'est que de 6 % ; dans la moitié d'entre eux (dix-huit foyers), l'arrangement comporte une dimension pécuniaire, soit qu'il s'agisse de grandes maisons de pension, de familles qui prennent des pensionnaires ou, plus rarement, d'individus qui résident chez leur patron. L'autre moitié consiste en unions mixtes, la plupart du temps composées d'un époux canadien-français et d'une épouse irlandaise ou d'ascendance irlandaise. Tout porte à croire que ces couples se sont formés dans une paroisse rurale québécoise³⁷. Chez les Yankees et les Irlandais, les taux de mariages mixtes sont respectivement de 1,4 % et de 5,3 %³⁸. Cinquante ans plus tard, il faut toujours beaucoup de courage et d'amour pour contracter

³⁶ Pour deux interprétations divergentes de la crise du Maine, voir Richard, Mark Paul, *Loyal but French*, *op. cit.*, p. 93-108, 137-150 ; Frenette, Yves, « Vie paroissiale et antagonismes culturels. Les dominicains à Lewiston (1881-1906) », in *Religion catholique et appartenance franco-américaine/Franco-Americans and Religion. Impact and Influence*, Claire Quintal (ed.), Worcester, Institut français/Assumption College, 1993, p. 25-35.

³⁷ USCP, 1860-1930.

³⁸ Richard, Mark Paul, *Loyal but French*, *op. cit.*, p. 25. Il faut préciser que les calculs de cet auteur s'appuient sur un échantillon, ce qui est susceptible de fausser ses données. Ainsi arrive-t-il à la conclusion que 100 % des unions canadiennes-françaises sont homogènes en 1880, ce qui est démenti par mon exploitation exhaustive du recensement de 1880.

une union exogame, particulièrement avec une personne d'une autre confession religieuse, puisque le couple risque d'être marginalisé et marqué pour la vie³⁹.

« If all the World were Lewiston » ? Sûrement pas tout le monde ; sûrement pas les Amériques en entier, mais certainement le monde urbain nord-américain, dans sa partie est du moins. En effet, le modèle d'enclaves ethnoculturelles prévalant à Lewiston existait dans de nombreuses villes, comme l'ont montré des centaines d'études. Je pourrais presque, et j'insiste sur le mot « presque », changer mon terrain d'observation ainsi que les groupes qui en sont les principaux acteurs pour un autre ou plusieurs autres aux États-Unis. Mais les chercheurs ne se sont pas beaucoup interrogés sur le contexte de création et de développement de ces enclaves ethnoculturelles. Pour la Nouvelle-Angleterre de la deuxième moitié du XIX^e siècle, il tient essentiellement à quatre facteurs :

- l'ancienneté de l'occupation du territoire par un groupe européen qui veut en conserver le monopole, dans ce cas-ci des Anglais et leurs descendants yankees, et la disparition concomitante des populations indigènes ;
- la rareté des espaces libres et la cohabitation de divers groupes ethnoculturels sur un territoire restreint⁴⁰ ;
- la convergence temporelle de l'immigration de masse et de la montée du nationalisme ainsi que des idéologies raciales. Aussi bien les descendants des pionniers anglais que les immigrants irlandais et les migrants canadiens-français se considéraient de plus en plus comme faisant partie de corps organiques, ce qui les menait au communautarisme ;
- les procès de travail et les présupposés idéologiques dans l'industrie textile qui faisaient une place centrale aux femmes, et qui leur donnaient une supériorité démographique dans les villes. Il en résultait un marché matrimonial favorisant l'endogamie.

³⁹ Sheila Dubois, *Interview with Dorothy Poliquin*, Travail de 1^{er} cycle, Bates College, 1988.

⁴⁰ Pour une situation diamétralement opposée, voir Frenette, Yves, « Capitalisme maritime, peuplement colonisateur et relations ethnoculturelles dans la région du golfe Saint-Laurent aux 18^e et 19^e siècles », in *Acqua : realtà e metafora*, Caterina Ricciardi (ed.), Roma, Semar, 1998, p. 375-392.

Ce texte porte sur les relations ethnoculturelles dans une ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre. Faute d'espace, il n'aborde pas la rencontre des immigrants avec la Modernité que, à tort, l'historiographie a confondue avec l'américanisation, bien que les deux phénomènes soient intimement liés. Il faudrait plutôt faire ressortir le rôle de médiation de la culture urbaine, ce qui met en perspective la notion d'enclave et qui explique pourquoi les communautés immigrantes de la Nouvelle-Angleterre sont devenues, à des rythmes différents dans la deuxième moitié du xx^e siècle, des communautés de mémoire.

« If all the World were Lewiston... »

BIBLIOGRAPHIE

- Album souvenir du 75^e anniversaire de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul de Lewiston, Maine, 1871-1946*, Lewiston, 1946, 88 p.
- ANCTIL, Pierre, « 'Chinese of the Eastern States' 1881 », *Recherches sociographiques*, vol. 22, n° 1, janvier-avril 1981, p. 125-131.
- BILLINGTON, Ray Allen, *The Protestant Crusade, 1800 1860: A Study in the Origins of Nativism*, New York, Macmillan, 1938, 514 p.
- BUKER, Margaret J., “The Irish in Lewiston, Maine. A Search for Security on the Urban Frontier, 1850-1880,” *Maine Historical Society Quarterly*, vol. 13, n° 1a, 1973, p. 3-25.
- CLARK, Charles E., *The Eastern Frontier. The Settlement of Northern New England, 1610-1763*, Durham, University of New Hampshire Press, 1983, 464 p.
- COX, Harold R., *The French-Canadian Ethnic Factor in Maine Politics*, Mémoire de maîtrise, University of Maine at Orono, 1972, 203 p.
- CRAIG, Béatrice, *Anglo-Saxons, Acadiens et Canadiens français*, Ottawa, texte dactylographié, 1987, 13 p..
- DALZELL, Robert F. Jr., *Enterprising Elite. The Boston Associates and the World they Made*, Cambridge, Harvard University Press, 1987, 298 p.
- DINGLEY, Nelson Jr., *Historical Sketch of Lewiston*, Lewiston, Lewiston Journal, 1871, 33 p.
- DOTY, Stewart C. (ed.), *The First Franco-Americans. New England Life Histories from the Federal Writers'Project, 1938-1939*, Orono, University of Maine Press, 1985, 163 p.

- DUBLIN, Thomas, *Women at Work. The Transformation of Work and Community in Lowell, Massachusetts, 1826-1860*, New York, Columbia University Press, 1979, 312 p.
- DUBOIS, Sheila, *Interview with Dorothy Poliquin*, Travail de 1^{er} cycle, Bates College, 1988, 27 p.
- ELDER, Janus G., *A History of Lewiston, Maine. With a Genealogical Register of Early Families*, Westminster, Maryland, Heritage Books, 2009, 510 p.
- FREEMAN, H. Gale, *History and Development of the Textile Industry in Lewiston*, Mémoire de baccalauréat, Bates College, 1936, 25 p.
- FRENETTE, Yves, "Lewiston's Ethnic Majority: The Francos," *Bates. The Alumni Magazine*, 86^e sér., n° 4, mai 1988, p. 2-9.
- , « Vie paroissiale et antagonismes culturels. Les dominicains à Lewiston (1881-1906) », in *Religion catholique et appartenance franco-américaine / Franco-Americans and Religion. Impact and Influence*, Claire Quintal (ed.), Worcester, Institut français/Assumption College, 1993, p. 25-35.
- , « Capitalisme maritime, peuplement colonisateur et relations ethnoculturelles dans la région du golfe Saint-Laurent aux 18^e et 19^e siècles », in *Acqua. Realtà e metafora*, Caterina Ricciardi (ed.), Roma, Semar, 1998, p. 375-392.
- , "Understanding the French Canadians of Lewiston, 1860-1900," in *Voyages: A Maine Franco-American Reader*, Nelson Madore et Barry Rodrigue (eds), Gardiner et Lewiston, Tilbury House et The Franco-American Collection, 2007, p. 107-126.
- GALENSON, Alice, *The Migration of the Cotton Textile Industry from New England to the South, 1880-1930*, New York, Garland Publishing, 1985, 206 p.
- GERBER, David A., "Cutting out Shylock: Elite Anti-Semitism and the Quest for Moral Order in the Mid-Nineteenth-Century Market Place," *Journal of American History*, vol. 69, n° 3, décembre 1982, p. 615-637.
- GREENLEAF, Moses, *A Survey of the State of Maine in Reference to its Geographic Features, Statistics and Political Economy*, Portland, Shirley and Hyde, 1829, 460 p.
- GUIGNARD, Michael J., *La Foi – La Langue – La Culture*, s.l., 1982, 191 p.
- HIGHAM, John, *Strangers in the Land: Patterns of American Nativism, 1860-1925*, Westport, Greenwood Press, 1981, 447 p.
- JONES, Page Helm, *Evolution of a Valley. The Androscoggin Story*, Canaan, 1975, 176 p.

- KENDRICK, Priscilla Howe, *Americans in Process*, Mémoire de baccalauréat, Bates College, 1942, 79 p.
- KNOWLTON, Evelyn H., *Pepperell's Progress. History of a Cotton Textile Company, 1844-1945*, Cambridge, Harvard University Press, 1945, 511 p.
- LEAMON, James S., *Historic Lewiston. A Textile City in Transition*, Auburn, Lewiston Historical Commission, 1976, 60 p.
- LEITMAN, Eva M., *A Historical Perspective of the Franklin Company's Role in the Development of Early Lewiston, Maine*, Lewiston, texte dactylographié, s.d., 22 p.
- LISTER, Brian Cecil, *Alonzo Garcelon, 1813-1906. The Man and his Times*, Thèse de doctorat, University of Maine, 1975, 324 p.
- MILLER, Kerby A., *Emigrants and Exiles. Ireland and the Irish Exodus to North America*, New York, Oxford University Press, 1985, 704 p.
- MITCHELL, Brian C., *The Paddy Camps. The Irish of Lowell, 1821-1861*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, 272 p.
- MORISSEY, Theresa, *The Irish in Lewiston, 1860-1870*, Travail de 1^{er} cycle, University of Maine at Orono, 1984, 11 p.
- MUNDY, James H., *Hard Times, Hard Men. Maine and the Irish 1830-1860*, Scarborough, Harp Publications, 1990, 209 p.
- MYRHMAN, A.M. et RADEMAKER, J.A., *The Second Colonization Process in an Industrial Community*, Lewiston, texte dactylographié, s.d., 35 p.
- OLIVER, James W., *The History of Lewiston*, Travail de 1^{er} cycle, Bates College, 1934, 28 p.
- PARÉ, Paul M., « Les vingt premières années du *Messenger* de Lewiston, Maine », in *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, Claire Quintal (ed.), Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 81-96.
- PÈRES DOMINICAINS, *Paroisse canadiennefrançaise de Lewiston, (Maine). Album historique*, Lewiston, Imprimerie du Messenger, 1899, 107 p.
- PLOURDE, Antonin, « Les dominicains à Lewiston », *Le Rosaire*, n^{os} 854-855, août-septembre 1970, p. 3-70.
- PLOURDE, Antonin J., *Dominicains au Canada. Livre des documents*, 2 vols., Montréal, Éditions du Levrier, 1973-1975.
- RAND, John A., *The Peoples. Lewiston-Auburn, Maine, 1875-1975*, Freeport, The Bond Wheelwright Company, 1975, 116 p.

- RICHARD, Mark Paul, *Loyal but French. The Negotiation of Identity by French-Canadian Descendants in the United States*, East Lansing, Michigan State University Press, 2008, 384 p.
- ROBY, Yves, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990, 434 p.
- SKELTON, W.B., *The Bates Manufacturing Company (1850-1950). A Century of Private Enterprise*, Lewiston, texte dactylographié, 1950, 17 p.
- STAKEMAN, Randolph, "The Black Population of Maine 1764-1900," *New England Journal of Black Studies*, vol. 8, 1989, p. 17-35.
- VICERO, Ralph Dominic, *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis*, Thèse de doctorat, University of Wisconsin, 1968, 449 p.
- WARNER, Sam Bass Jr., "If all the World Were Philadelphia. A Scaffolding for Urban History, 1774-1930," *The American Historical Review*, vol. 74, n° 1, octobre 1968, p. 26-43.
- WHITMORE, Allan R., "A Guard of Faithful Sentinels'. The Know-Nothing Appeal in Maine, 1854-1855," *Maine Historical Society Quarterly*, vol. 20, n° 1, hiver 1981, p. 151-197.